



Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

47 | 2012

Diderot et les spectacles

La présentation de *L'Écueil du Sage* aux Comédiens-Français

Voltaire et « le comité de la porte Saint-Bernard » (Diderot, Damilaville, Thieriot)

Emmanuel Boussuge



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rde/4925>

DOI : 10.4000/rde.4925

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 30 septembre 2012

Pagination : 43-60

ISBN : 978-2-9520898-5-2

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Emmanuel Boussuge, « La présentation de *L'Écueil du Sage* aux Comédiens-Français », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 47 | 2012, document 5, mis en ligne le 09 octobre 2012, consulté le 22 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rde/4925> ; DOI : 10.4000/rde.4925

Propriété intellectuelle

Emmanuel BOUSSUGE

La présentation de *L'Écueil du Sage* aux Comédiens-Français.

Voltaire et « le comité de la porte Saint-Bernard »
(Diderot, Damilaville, Thieriot)

« Il est souvent pénible pour la postérité de trouver les philosophes du XVIII^e siècle occupés à des jeux – du moins quand ces jeux ne sont pas intellectuels »¹, pouvait écrire Arthur Wilson dans sa grande biographie de Diderot en 1957. Philosophes et facéties, notre perception semble avoir bien changé depuis la formulation de cette appréciation. Le dosage de nos indulgences spontanées s'est même peut-être inversé et aujourd'hui l'on pardonnerait sans doute plus facilement à Diderot d'avoir couru après les cygnes du lac de La Chevrette, jusqu'à se donner une entorse, que d'avoir inclus une dose de morale passablement indigeste pour nos délicats estomacs dans *Le Père de famille*, par exemple.

Dans son cas, la dimension ludique ne peut d'ailleurs être longtemps tenue en lisière. Diderot n'est-il pas l'auteur de la plus prodigieuse mystification de l'histoire littéraire à l'origine de *La Religieuse* ? On connaît aussi l'anecdote ayant abouti à la rédaction d'un petit texte intitulé *Mystification*, justement. L'épisode que nous retraçons correspond à une nouvelle tromperie astucieuse réalisée en complicité étroite avec Voltaire.

Le point de départ de notre recherche se trouve dans les *Mémoires secrets*, qui rapportent un énigmatique épisode lié à la présentation du *Droit du seigneur* ou *L'Écueil du Sage*, pièce de Voltaire au succès limité, surtout connue pour avoir donné des idées d'une grande utilité à Beaumarchais. Le récit du périodique qui semblait mal corroboré n'avait

1. Wilson, p. 339.

pas jusque-là sérieusement retenu l'attention de la critique. À la date du 7 janvier 1762, soit onze jours avant la première représentation de la pièce, on pouvait y lire le récit d'un canular parfaitement mené :

On commence à parler beaucoup de *L'Écueil du Sage*, comédie philosophique et en vers de dix syllabes, de M. de Voltaire. On espère qu'elle triomphera des scrupules de la censure et de la police, et que nous la verrons enfin représenter. Sans prématurer le jugement qu'on en doit porter, nous nous contenterons de mettre ici une anecdote qui concerne cette comédie, et qui est des plus agréables. C'est une plaisanterie que s'est permise M. de Voltaire, et qui a dû l'amuser infiniment. Avant qu'il fut question de cette pièce, un jeune homme obscur vint la présenter comme sienne, sous le titre du *Droit du Seigneur*, au comédien semainier². Il fut reçu avec la morgue ordinaire, et ce ne fut qu'en faveur de ses instances les plus respectueuses et les plus humbles qu'on lui promit d'y jeter les yeux. Il fallut bien des courses, bien des prières, avant d'obtenir une nouvelle audience. Enfin on lui déclara qu'on avait parcouru sa comédie et qu'elle était détestable. Le jeune candidat demanda si l'on avait lu exactement ce drame ? il observa que cet arrêt était bien rigoureux ; qu'il avait montré sa comédie à quelques gens de goût, qui ne l'avait pas jugée si défavorablement ; qu'il avait même l'honneur du suffrage de M. de Voltaire. On lui rit au nez ; on lui dit qu'il ne fallait pas se laisser séduire par ces applaudissements de société ; que la plupart des gens du monde n'entendaient rien à ces sortes d'ouvrages ; et quant à l'illustre auteur qu'il réclamait, que sans doute c'était un persiflage. Le pauvre diable insista pour obtenir une lecture, la troupe assemblée : on lui répliqua qu'il se moquait, que la compagnie ne s'assemblait pas pour de pareilles misères. Il fallut avoir recours aux suppliques et aux bassesses ; et les entrailles du comédien s'étant émues, on lui accorda, par compassion, un jour de lecture. Le comique aréopage était si prévenu, que vraisemblablement il ne fit pas grande attention à ce qu'il entendait et la pièce fut conspuée par toute l'assemblée. Le jeune homme se retira fort content de la comédie qu'il venait de jouer. Quelque temps après M. de Voltaire adressa cette même pièce aux Comédiens, sous le titre qu'elle porte aujourd'hui. On la reçut avec respect : elle fut lue avec admiration, et l'on pria M. de Voltaire de continuer à être le bienfaiteur de la compagnie. Ce n'est que quelque temps après que cette anecdote s'est divulguée ; on en a beaucoup ri, et l'on

2. Une note indique ici qu'il s'agissait de Bellecour, précision à retenir. Jean-Claude-Gilles Colson, dit Bellecour, né en 1725. Il avait débuté à la Comédie-Française en décembre 1750. En 1761, la Comédie-française comptait trois semainiers choisis parmi les doyens de la troupe et intervertissant leur rôle chaque semaine. Leurs fonctions consistaient « dans l'administration, police intérieure et discipline de la troupe » (article « comédien » du *Répertoire universel et raisonné de jurisprudence civile, criminelle, etc.*, Paris, Visse, 1784, t. IV, où l'on trouvera plus de détails).

s'est rappelé plus que jamais la caricature plaisante où l'on peint ce tribunal sous l'emblème d'un certain nombre de bûches en coiffures ou en perruques³.

Ce récit assez savoureux comporte de nombreux amalgames. On peut même le considérer comme essentiellement erroné dans ses traits principaux, cependant il conserve aussi de façon déformée plusieurs éléments véritablement liés au déroulement de l'épisode. L'évocation d'une présentation de la pièce sous une identité dissimulée couverte par un stratagème impliquant un jeune homme inconnu est le principal à retenir. Il semble notamment faire écho à toute une série de lettres de Diderot adressées à Damilaville, jusque-là mal datées et très incomplètement élucidées. Ces lettres que Georges Roth avaient situées à l'automne 1761 évoquent en effet la participation de Diderot à la présentation du *Droit du Seigneur* aux Comédiens-Français par l'intermédiaire d'un certain Girard. C'est d'abord avec des préoccupations d'annotateur de la correspondance soucieux d'établir une chronologie et des précisions de détails que nous nous sommes intéressé à l'épisode correspondant, qui remonte en fait au mois de juin 1761. Or en nous appuyant sur la correspondance de Voltaire, nous pouvons reconstituer assez précisément l'ensemble de cette affaire méconnue, dont l'importance est certes limitée en elle-même, mais qui révèle un aspect peut-être inattendu des relations entre Voltaire et Diderot et met en lumière le fonctionnement pratique du réseau associant les deux écrivains. Ajoutons que les rapprochements opérés permettent aussi d'éclairer substantiellement plusieurs aspects de la correspondance de Voltaire et évidemment l'histoire fort embrouillée de sa pièce.

L'idée d'une mystification auquel aurait pu donner lieu *Le Droit du Seigneur* n'avait pas jusque-là retenu très sérieusement l'attention des critiques, qui se sont du reste concentrés sur la question des fausses attributions mises en avant par Voltaire et les changements de titre successifs

3. *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la République des Lettres en France, depuis 1762 jusqu'à nos jours* (éd. Christophe Cave et Suzanne Cornand), Champion, 2009, vol. I, p. 10. Les *Mémoires secrets* permettent de suivre les aléas de la réception de *L'Écueil du sage* qui n'eut que huit représentations (18, 23 et 31 janvier, 6, 8 et 10 février ; avec un compte rendu détaillé le 10). Une annotation des *Mémoires secrets* renvoie ici à « *L'Académie des colporteurs* », c'est-à-dire aux *Mémoires de l'Académie des colporteurs* (1748) du comte de Caylus. L'histoire de *La Reine de Congo*, tragédie contenue dans le recueil facétieux fait en effet le récit satirique de la présentation de cette pièce imaginaire à la *Comédie-Française* (p. 105-127 ; 112-115 pour l'épisode des « bûches »). Sur les conflits entre acteurs et auteurs auxquels la présentation des pièces pouvait donner lieu, voir Gregory S. Brown, « Règlements royaux et règles du jeu : la *Comédie-Française*, les auteurs dramatiques et la propriété intellectuelle à l'âge des Lumières », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2004, n° 51-1, p. 117-128.

de la pièce. Il s'agit en premier lieu de faire le point sur ces aspects plus connus mais imparfaitement décrits, on reviendra aussi sur la question des variations du titre évoquée dans les *Mémoires secrets* et sur les intentions vraisemblables du poète. Après avoir ainsi évoqué la séquence longue de deux ans allant de la composition de la pièce jusqu'à sa représentation, nous pourrions nous concentrer sur l'épisode impliquant Diderot et en proposer une chronique aussi précise que possible, non sans souligner le rôle du groupe que Thieriot désigne, dans une de ses rares lettres conservées, comme « le comité de la porte Saint-Bernard ».

La possibilité d'une mystification concernant le *Droit du seigneur* a été évoquée par William Driver Howarth l'éditeur moderne de la pièce⁴. Cependant, la mystification qu'il envisage concerne uniquement un jeu avec son attribution. Selon son habitude bien établie, Voltaire n'a cessé en effet de multiplier les écrans autour de cette question. Les critiques ont traité ce point rapidement, trouvant sans doute trop fastidieux de s'appesantir sur un problème à la fois complexe et apparemment sans grande portée. Les choses ne sont en effet pas des plus simples à établir. D'une part, en l'absence de la quasi totalité des lettres des correspondants parisiens les plus réguliers de Voltaire, la documentation reste lacunaire, d'autre part, les échanges que nous connaissons sont saturés de doubles sens et de remarques désinvoltes, à la portée quelquefois difficile à préciser.

La première mention de la pièce date d'une lettre à d'Argental d'avril 1760 :

Voici une pièce de Jodelle ajustée par un petit Hurtaud que je vous envoie, écrit Voltaire ; mais vous comprenez bien que je ne vous l'envoie pas, et que jamais on ne doit savoir que vous avez favorisé ce petit Hurtaud⁵.

Le « drame » est donc censé être contemporain de l'action qui se déroule au xvi^e siècle, dû à la plume d'Étienne Jodelle (en une occasion il est aussi attribué à Melin de Saint-Gelais⁶) et seulement « ajusté au théâtre moderne », selon l'expression de Voltaire dans une autre de ses

4. *Œuvres complètes*, vol. 50, Voltaire Foundation, Oxford, 1986, p. 18-22. Beuchot avait auparavant fait quelques remarques en introduction de son édition (*Œuvres de Voltaire*, t. VII, 1881, p. 215-216). La récente édition de Martial Poirson n'apporte pas d'éléments nouveaux pour ce qui nous intéresse (éditions Lampsaque, 2002).

5. Best. D 8845.

6. À d'Argental, le 28 septembre 1761, Best. D 10039. Nous abrégeons par la suite le nom des correspondants les plus courants de Voltaire : d'Arg pour d'Argental, D pour Damilaville, T pour Thieriot, Did pour Diderot, D & T ou quelquefois D (&T), pour Damilaville et Thieriot (pour l'explication de cette distinction, voir *infra* n. 44).

lettres⁷, par Pierre-Thomas-Nicolas Hurtaut (1719-1791). Ce dernier qui fut professeur de l'École militaire, maître ès arts, maître de pension à l'université et auteur d'ouvrages savants n'était alors connu que pour quelques livres légers ou facétieux dont le plus célèbre est sans conteste *L'Art de péter* (1752). Il se mêlait par ailleurs d'impressions clandestines d'ouvrages gaillards et, ami de Diderot, avait participé à l'*Encyclopédie* au moins en tant que copiste⁸. L'idée de l'utiliser comme prête-nom par Voltaire semble correspondre à une substitution ludique potentiellement utile pour brouiller les pistes, mais sans portée symbolique ou polémique particulière. Elle revient de nombreuses fois jusqu'au 15 août 1761⁹, uniquement dans la correspondance avec les d'Argental, qui n'en ont jamais été dupes et qui sont avertis le 21 juin 1761 que Voltaire choisit une autre couverture pour « cette pièce qu'on prétend être d'après Jodelle, et qui est certainement d'un académicien de Dijon »¹⁰. Depuis trois mois, en effet, Voltaire a changé d'idée. Le 29 mars 1761, il avait contacté Octavie Guichard, veuve Belot, future Madame du Rey de Meynières (1719-1805), femme de lettres fort désargentée connue pour ses traductions de l'anglais et une critique de Rousseau¹¹ ; il souhaitait la subventionner en lui proposant de lui offrir la moitié des honoraires de la représentation et de l'impression de la pièce pour peu qu'elle veuille bien en faire (ou en signer) la préface. « Un jeune magistrat de Dijon a fait une comédie, lui écrivait-il ; et il veut être ignoré à cause des fleurs de lis et de la grave sottise de M. son père le président. Voulez-vous, pouvez-vous garder, le plus profond secret ? »¹²

Le texte liminaire était de nature à ajouter un niveau supplémentaire dans la stratégie de brouillage imaginée par Voltaire, mais la proposition a-t-elle été acceptée ? Impossible d'avoir de grandes certitudes à cet égard. Il est en effet plusieurs fois question dans la correspondance d'une préface qui a même un temps circulé, mais elle n'a jamais été

7. À d'Arg, 23 juin 1760, Best D 9007.

8. Sur ce personnage, voir Emmanuel Boussuge et Alain Mothu, « Autour de Diderot. Archives policières de la Bastille, 1748-1749 », *La Lettre clandestine*, PUPS, 2011, p. 325, 327, 344.

9. 30 avril 1760, Best. D 8883 ; 13 juin 1760, Best. D 8972 ; 23 juin 1760, Best D. 9007 ; 30 juin 1760 sous la plume de d'Argental, Best. D 9018 ; 9 décembre 1760 ; 3 avril 1761, Best. D 719 ; 1^{er} mai 1761, Best. D 9763 ; 15 juin 1761 « Crispin Hurtaut » ; 2 août 1761, D 9925 ; 15 août 1761, D 9945.

10. Best. D 9837.

11. Elle traduit notamment Samuel Johnson et Hume. Ses *Réflexions d'une Provinciale, au sujet du discours de Rousseau Sur l'inégalité des conditions* (1756) étaient bien propres à lui attirer la bienveillance de Voltaire.

12. Best. D. 9707.

publiée¹³. Le 22 avril 1761, autre bénéficiaire des largesses de Voltaire, son vieux correspondant parisien, Nicolas Claude Thieriot, est à son tour mis au courant des bonnes qualités d'une « comédie très singulière » sortie de la plume d'un « magistrat de Dijon, jeune et de beaucoup d'esprit » souhaitant garder l'anonymat. Le rôle attribué à Thieriot, plus exigeant que celui proposé à Octavie Belot, serait de présenter la pièce à la Comédie-Française « sans commettre personne ». On verra plus tard comment Thieriot s'acquitta de sa tâche avec le concours de Damilaville et de Diderot ainsi que le soutien discret des d'Argental. Restons pour le moment sur la question des métamorphoses de l'auteur putatif, régulièrement désigné comme un « conseiller de Dijon »¹⁴ ou « un homme de l'Académie de Dijon »¹⁵. Cette identité bourguignonne se précise au mois d'août 1761, alors que la pièce est d'ores et déjà acceptée :

J'ai découvert enfin, écrit Voltaire à d'Argental le 24, qui est l'auteur du *Droit du seigneur* ou de *L'Écueil du Sage*. C'est M. Le Goust, jeune maître des comptes, et de plus de l'académie de Dijon. Il est bon de fixer le public par un nom, de peur que le mien ne vienne sur la langue. Vous êtes charmant, continuez la mascarade¹⁶.

Pendant pas moins de quinze jours, ce M. Le Goust, écrit selon diverses variantes orthographiques¹⁷, maître ou « auditeur des comptes de Dijon »¹⁸, tient la corde, tandis que Voltaire multiplie les pare-feux pour que les rumeurs associant son propre nom à la pièce soient fermement contredites¹⁹. Cette fausse piste Legouz était particulièrement

13. Voltaire évoque plusieurs fois ce texte qu'il a adressé à d'Argental (5, 7 et 14 septembre 1761, Best. D 9988, 9991 et 10008) et qu'il réclame à Damilaville pour correction le 26 janvier 1762 (Best. D 10284). Dans ces lettres à d'Argental, la préface est successivement attribuée à Le Goust, Picardet, puis Picardin sans qu'il soit nullement fait référence à Octavie Belot. Il est aussi question d'une dédicace à Choiseul, dont il ne reste pas plus de trace (à d'Arg, le 28 septembre 1761, Best. D 10039).

14. Sous la plume de Voltaire (à D & T, 24 mai 1761, Best D 9790 ; à D (& T), 20 juin 1761, Best D 9836 ; « mon conseiller » tout court à D (& T), 15 juin 1761, D 9823) mais aussi sous celle de Thieriot (« M. le conseiller de Dijon », à Voltaire, 9 juin 1761, Best. D 9816) et dans une lettre de Diderot à Damilaville (*Corr.* III, n° 234). Nous abrégeons ensuite les références à ce volume : Corr + n° de la lettre.

15. À D (& T), 15 juin 1761, Best. D 9823 ; à d'Arg, lettre déjà citée du 21 juin 1761 ; à T [août 1761], Best D 9949 ; à D & T, 20 août 1761, Best. D 9958.

16. Best. D 9964.

17. M. Le Gout (sans s) : à D & T, 24 août 1761, Best. D 9965 et à D, [sept. 1761], D 10018 ; avec accent circonflexe : à D (& T), 7 septembre 1761, Best D. 9990.

18. À d'Arg, 28 août 1761, Best D. 9975.

19. La lettre à d'Argental du 2 août 1761 (Best. D 9925) fait état de la juste intuition de Préville ayant reconnu l'auteur, dont Voltaire s'inquiète le 24 août (à D & T, Best D 9965) et qui le pousse à écrire trois jours plus tard à sa chère Clairon pour qu'elle fasse en sorte que « le bruit » propagé par certains de ses « camarades » soit détruit (Best. D 9973).

retorse. Quoi qu'il en ait dit plus tard, Voltaire n'ignorait en aucun cas en effet l'existence d'un Legouz parmi les plus notables Dijonnais, puisque précisément Bénigne Legouz de Gerland (1695-1774) avait été son condisciple au collège de Clermont et était devenu académicien dijonnais le 30 juillet 1761 sur proposition de Richard Ruffey, un des correspondants réguliers de Voltaire à cette époque²⁰. Il est vrai qu'il n'était ni jeune ni maître des comptes. Son âge presque exactement le même que celui du dramaturge ainsi que sa récente qualité d'académicien dijonnais alors que Voltaire l'était lui-même depuis le 3 avril précédent permettaient de multiplier les équivoques à plaisir.

Quoi qu'il en soit et peut-être, comme il le prétend, sur intervention d'un autre de ses condisciples installés dans la capitale bourguignonne, Fyot de La Marche, Voltaire change une nouvelle fois ses intentions.

J'ai demandé à M. de La Marche, écrit-il à d'Argental le 7 septembre 1761, le nom de quelques académiciens de Dijon mes confrères. Il m'a nommé un Picardet. Picardet me paraît mon affaire. Je veux que Picardet soit l'auteur du *Droit du seigneur*. Picardet est mon homme. Voici donc la préface de Picardet²¹.

À coup sûr ce Picardet était un bien plus petit poisson que Legouz de Gerland, grand bailli d'épée du Dijonnais. Le nouveau nom proposé se prêtait cependant lui aussi très bien au jeu des confusions redoublées chères à Voltaire. Deux frères Picardet étaient en effet devenus membres de l'académie dijonnaise simultanément le 13 février 1756 : Henri-Claude l'aîné (1728-1792), chanoine de Saint-Jean-Baptiste de Dijon, prieur à Neuilly près Dijon, auteur d'un *Essai sur l'éducation des petits enfants*, (Dijon, Hucherot, 1756) et d'autres œuvres aussi peu réputées²²

20. Henri Beaune, *Voltaire au collège : sa famille, ses études, ses premiers amis. Lettres et documents inédits*, Paris, 1867, p. cxxxvi-cxxxvii. Notons en passant que Legouz de Gerland avait aussi accompagné le président de Brosses dans son célèbre voyage d'Italie. On sait que ce dernier et Voltaire étaient aux prises durant notre période dans une affaire de propriété ayant tourné à l'aigre le plus concentré. Il serait vraisemblable de penser que ce conflit est pour quelque chose dans le jeu de Voltaire avec les noms dijonnais, mais hormis une allusion éventuelle dans la lettre à Octavie Belot déjà citée, on ne peut rien alléguer de précis à cet égard.

21. Best. D 9991.

22. On recense : *Le Correctif* écrit contre Fréron qui n'avait pas manqué de railler « les traits de simplicité » présents dans l'*Essai* du bon ecclésiastique bourguignon (*L'Année littéraire*, t. III, 1756, p. 3-13), un ouvrage pédagogique romancé, *Les Deux Abdalonymes, histoire phénicienne* (Dijon, 1779), plusieurs mémoires académiques et un projet commencé puis sagement abandonné d'une grande apologétique censée réfuter toutes les hérésies (Claude-Xavier Girault, *Essais historiques et biographiques sur Dijon*, Dijon, 1814, p. 506, Jean-Marie Quérard, *La France littéraire*, t. 7, 1835, François-Xavier Feller *Biographie universelle*, t. X, 1834, p. 48).

et Claude Picardet, le Puîné, conseiller honoraire à la Table de marbre, auteur d'un recueil de poésie qu'on dit gracieux, d'un *Journal des observations* de Lavoisier publié parmi les *Mémoires de l'Académie de Dijon* (1785) et surtout connu grâce à sa femme bien plus célèbre, la savante Claudine Pouillet, collaboratrice fort active du chimiste Guyton de Morveau²³.

Du reste, Voltaire joue sur ce nom avec la désinvolture de rigueur pour ce genre de divertissement et Picardet se mue dès le 14 septembre en Picardin²⁴ et bientôt en Rigardet²⁵. Finalement, c'est à Picardin que s'arrêtera Voltaire et c'est sous ce nom qu'il désigne l'auteur dans les messages envoyés au moment des représentations de la pièce en janvier 1762²⁶. Voltaire prétend en tous cas jusqu'au bout que la préservation de son anonymat revêt la plus haute importance. « Si on sait qu'elle est de moi, tout est perdu », s'alarme-t-il, un brin paranoïaque, le 18 janvier 1762²⁷ et jusqu'au dernier moment, même après la première représentation, il s'échinera à accréditer auprès de ses multiples correspondants la fiction de l'académicien dijonnais prometteur²⁸.

À ce stade, on pourrait s'interroger sur les intentions de Voltaire. Pourquoi multiplier ainsi écrans et faux-semblants ? Voltaire a lui-même fourni plusieurs réponses à cette question que l'on n'examinera pas ici en détail. On peut cependant dresser une rapide liste. Première explication envisageable, Voltaire a pu vouloir se protéger de la censure. Sur ce plan, son échec fut complet puisque c'est son vieux rival Crébillon qui fut chargé d'examiner la conformité de la pièce et que

23. Voir Patrice Bret, *M^{me} P*** de Dijon : Sociabilités savantes, traduction scientifique et presse spécialisée à la fin du XVIII^e siècle*, CNRS Éditions, 2007.

24. À d'Arg., D 10008 et à T, D 100012 ; à D [sept. 1761], D 10018.

25. « Qu'importe un Picardet ? ou un Rigardet ? », à d'Arg, le 28 septembre 1761, Best. D 10039.

26. À D & T, 18 janvier 1762, Best. D 10272 ; à D, 26 janvier 1762, Best. D 10284 ; à T, 26 janvier 1762, Best. D 10290. On peut remarquer que le 31 janvier 1762, les *Mémoires secrets* (op. cit., p. 25) prétendent rapporter le contenu d'une lettre à l'abbé d'Olivet dans laquelle Voltaire donnerait Picardin pour l'auteur, ce qui ne figure pas dans la lettre en question (à d'Olivet, 26 janvier 1762, Best. D 10287 ; Voltaire évoque simplement « un académicien de Dijon »). L'erreur est un peu curieuse à constater, mais ce qui importe pour nous est le témoignage que le nom avait fini par circuler dans le public, sans convaincre du reste.

27. À d'Arg, Best. D 10271, même préoccupation dans la lettre à D & T de la même date, Best. D 10272.

28. Lettres à Thibouville, à l'abbé d'Olivet du 26 janvier 1762 (Best. D 10287, 10288) et à Chennevières (29 janvier 1762, Best. D 10293), tandis qu'il demande encore fin janvier à d'Alembert s'il ne connaîtrait pas « par hasard » cet auteur qu'il brûle de féliciter (26 janvier 1762, Best. D 10291) ; à la même époque, il n'y a qu'à Richelieu qu'il avoue sans dissimulation la paternité de la pièce (26 janvier 1762, Best. D 10288).

c'est apparemment en toute connaissance de cause qu'il préconisa plusieurs interventions au grand dam de l'auteur²⁹. Autre raison invoquée par Voltaire, se protéger de la critique, un aspect surtout mis en avant au moment de la représentation par un auteur apparemment pris de trac³⁰. Voltaire évoque aussi tardivement une raison diplomatique vis-à-vis des comédiens auxquels il souhaitait cacher sa responsabilité pour pouvoir réserver les honoraires de la pièce à Thieriot contrairement à ses habitudes de les laisser à la compagnie³¹. L'élément ayant le plus de poids est cependant à chercher dans une prédilection personnelle. « Le plaisir du secret, de l'incognito, de la surprise est quelque chose », écrit-il dès la première lettre à d'Argental où il évoque *Le Droit du seigneur* et le choix de la dissimulation pour sa présentation³². Début 1762, sa position n'a pas varié et son intention est toujours de « dérouter le public que les grands politiques doivent toujours tromper »³³. Reste la raison invoquée dans *Les Mémoires secrets*, un tour joué aux comédiens, on verra que ce parti-pris n'a pu jouer que de façon très secondaire et sans les arrière-pensées satiriques envisagées.

Si l'on veut maintenant évaluer la réussite de la stratégie dissimulatrice, il faut reconnaître que Voltaire a largement échoué cette fois-ci à égarer public comme critique. Après la représentation, tous les comptes rendus que nous avons pu recenser lui donnent sans hésiter la paternité

29. La pièce d'abord apparemment refusée par Crébillon (lettres du 11 octobre 1761, à D & T et à d'Arg, Best. D 10070 et D 10069) fut finalement acceptée sous réserve que le vieux dramaturge y insérerait une scène (non-identifiée à ce jour) de son propre cru (lettres concordantes à d'Arg et D (& T) du 28 octobre 1761, Best. D 10108 et 10109, puis lettre à D des alentours du 1^{er} novembre 1761, Best. D 10125). Sur ce fort curieux épisodes et les récriminations renouvelées de Voltaire, voir la lettre de Favart au comte de Durazzo du 13 novembre 1761 (*Mémoires et correspondance littéraires, dramatiques et anecdotiques*, éd. H. F. Dumolard, Léopold Colin, 1808, vol. 1, p. 209) et les lettres du 26 janvier 1762, à d'Arg, D, Richelieu et T (Best. D 10282, 10284, 10288 et 10289), une lettre à M^{me} Fontaine, (vers le 1^{er} février 1762, Best. D 10302), et une lettre à d'Alembert (vers le 10 février 1762, Best D 10323).

30. Lettres du 18 janvier, à d'Arg et à D & T (Best D 10271 et 10272).

31. Dans sa lettre à Damilaville du 8 février 1762 (Best D 10315), Voltaire prit la décision de donner l'intégralité de la somme qui devait initialement être partagée au seul Thiérot, se réservant de « récompenser » autrement l'autre bénéficiaire à qui on l'avait promis (s'agissait-il toujours d'Octavie Belot ou d'un autre protagoniste de l'affaire – Girard ? – qui serait ce « jeune homme qui m'a bien servi » évoqué dans la lettre à M^{me} Fontaine, vers le 1^{er} février 1762, Best D 10302 ? Voir aussi D 9747). Sur les modalités pratiques de ce partage confié à Damilaville, voir la lettre à ce dernier adressée du 4 février 1762, D 10305.

32. 12 avril 1760, Best. D 8845, voir aussi à d'Arg, 9 décembre 1760, D 9451.

33. À D, le 4 février 1762, D 10305.

de la pièce³⁴. Tenté de faire insérer un démenti dans *L'Avant-Coureur* qui, le premier, lui attribuait ouvertement la pièce dès le 25 janvier 1762³⁵, Voltaire dut se résigner rapidement à endosser bon gré mal gré le rôle d'auteur qu'on lui reconnaissait unanimement. Les représentations qui suivront au printemps à Ferney, puis les éditions de 1763 portant son nom en toutes lettres achèveront de révéler ce qui n'était plus depuis longtemps qu'un secret de Polichinelle.

Avant de passer à la deuxième partie de notre propos, il faut évoquer rapidement la question du titre. L'explication de ses variations par l'auteur des *Mémoires secrets* ne tient pas. Initialement le titre était bien celui du *Droit du seigneur*, mais c'est Voltaire, lui-même, qui hésita avant de faire donner la pièce à lire aux *Comédiens Français*³⁶ et c'est bien une pièce ayant pour titre *L'Écueil du Sage* qu'on leur proposa³⁷. Dès avis de la réception de la pièce à la Comédie, Voltaire se ravisa et multiplia les instances pour que l'on intitulât la pièce du supposé auteur bourguignon, *Le Droit du seigneur*, selon l'idée primitive³⁸, mais il n'eut pas gain de cause.

Ce que nous avons pu établir jusque-là relève d'un procédé récurrent chez Voltaire et de l'étude d'un cas parmi d'autres. L'aspect que nous abordons maintenant est plus singulier. Venons-en à la présentation de la pièce au mois de juin 1761 et au rôle joué par Diderot.

Pour comprendre le déroulement d'une stratégie collectivement élaborée à cette occasion, il faut d'abord présenter le groupe chargé de sa mise en œuvre, que Thieriot appelle « le comité de la porte Saint-Bernard »³⁹ d'après la localisation des bureaux de Damilaville, à l'hôtel de Clermont-Tonnerre, quai de Miramionnes, en effet à proximité immé-

34. Les périodiques paraissant ouvertement (*Journal Encyclopédique*, 1^{er} mars 1762, p. 109-121, *Nouveau Journal des Dames* de M^{me} de Beaumer, La Haye, vol. 1, février 1762, p. 149-151, *L'Avant-coureur*, 25 janvier 1762, p. 57-59) comme les publications plus confidentielles (*Mémoires secrets*, *Correspondance littéraire*). « On ne sait trop, écrivait Grimm, la raison pour laquelle M. de Voltaire a voulu garder l'incognito cette fois-ci. Ce secret ne lui a pas été bien gardé. Depuis six mois qu'il était question de jouer cette pièce, on la lui attribuait toujours sourdement. Après la première représentation, personne ne pouvait plus douter de la vérité » (*Correspondance littéraire*, 15 février 1762).

35. À D, le 4 février 1762, Best. D 10305. L'idée n'eut pas de suite.

36. La première hésitation sur le titre remonte à 1760. Le 13 juin, Voltaire évoquait ainsi « *Le Droit du seigneur* ou *Le Débauché* » dans une lettre à d'Argental (Best. D. 8972). Un peu moins d'un an plus tard, Voltaire parlait du « *Droit du seigneur* ou *L'Écueil du Sage* », la première fois le 4 mai, puis le 21 mai (à d'Argental, Best D. 9765 et 9785).

37. « *L'Écueil du sage* a été livré ce matin à l'honnête homme qui doit le montrer » (Diderot à Damilaville, *Corr.* 243, lettre que nous redatons des alentours du 20 juin 1761, voir *ultra*).

38. À D (& T), 11 juillet 1761, Best. D 9887 ; à D & T, 20 août 1761, Best. D 9958 et 13 novembre 1761, Best. D 10150.

39. À Voltaire, 9 juin 1761, Best. D 9816.

diate de la porte Saint-Bernard, adresse où le groupe se réunissait et où étaient adressées depuis décembre 1760 une partie notable de la correspondance parisienne de Voltaire, affranchie des frais de port en vertu des privilèges de l'administration du Vingtième, à laquelle Damilaville était attaché en qualité de premier commis. Ledit comité réunissait Diderot, Damilaville et Thieriot, trio étroitement lié depuis peu. Diderot et Damilaville se connaissaient apparemment depuis le début de l'année 1760 et se voyaient déjà régulièrement durant l'été 1760, date à partir de laquelle Diderot put bénéficier des facilités postales de Damilaville pour correspondre avec Sophie Volland. Leur relation acquit très vite un tour très chaleureux et Diderot prit l'habitude de passer régulièrement au bureau de Damilaville ou à son domicile non loin de là sur l'île Saint-Louis. De leur côté, les relations entre Thieriot et Voltaire sont fort anciennes et sont passées par bien des hauts et des bas, des ruptures et des raccommodements. Thieriot sert habituellement de factotum à Voltaire pour ses multiples affaires parisiennes. Or, durant l'été 1760, au moment où Voltaire reçoit la première lettre d'un admirateur inconnu nommé Damilaville, les deux anciens correspondants éprouvent de fortes difficultés matérielles à assurer la continuité et la régularité de leur utile commerce épistolaire⁴⁰. Les premiers échanges entre Voltaire et Damilaville sont marquées par une distance courtoise, mais dès le 3 septembre 1760, Voltaire utilise les facilités dont immanquablement Damilaville lui a proposé de profiter et fait parvenir par son intermédiaire plusieurs lettres à ses correspondants parisiens⁴¹. D'ores et déjà, Damilaville fait figure d'intermédiaire privilégié pour tout ce qui concerne Diderot, au sujet de qui Voltaire réclame à son nouveau contact l'envoi de nouvelles régulières. Au cours des deux mois suivants, Voltaire entretient ce contact fort utile, dont il distingue plus précisément la personnalité grâce aux lettres qui lui parviennent de Thieriot, qui a rapidement sympathisé avec le commis du Vingtième. Thieriot pour sa part apparaît pour la première fois dans la correspondance de Diderot le 11 novembre 1760⁴². À la fin du mois de novembre 1760, leur relation prend un tour nouveau quand Voltaire apprend que le trio a procédé à d'enthousiastes séances de

40. Voir, entre autres, à T, 22 juillet 1760, Best. D 9081 ; à Le Normant d'Étioles, 28 juillet 1760, Best. D 9093 ; à T, 8 août 1760, Best D 9124 ; de T à Voltaire, 13 août 1760, Best. D 9144 ; à T, 29 août 1760, Best. D 9175 et à d'Alembert, autour du 8 septembre 1760, Best. D 9206, où apparaît la possibilité de faire partir un courrier en utilisant l'entremise de Damilaville.

41. Une à Octavie Belot, une à Diderot et un lot de quatre pour Thieriot (Best. D 9189).

42. Lettre à Sophie Volland, *Corr.* 216. On ne sait pas si les deux hommes se connaissaient directement auparavant.

lecture collective de son *Tancrède*⁴³. À partir de cet épisode directement précurseur de celui du *Droit du seigneur*, la confiance réciproque paraît solidement établie. Désormais, Voltaire fera parvenir une grande partie de sa correspondance parisienne au bureau de Damilaville, confiant au duo Thieriot-Damilaville de multiples affaires à suivre pour lui et un rôle d'intermédiaires privilégiés avec les « frères » philosophes, Damilaville assurant le contact avec Diderot, Thieriot avec d'Alembert, alors son voisin⁴⁴.

La chronique de la mystification liée à la présentation du *Droit du Seigneur* que nous allons maintenant retracer correspond aussi à la première tâche demandant un tel suivi, entreprise par le comité. Si la chronologie peut être assez précisément établie, et les principales étapes clairement distinguées, les pièces les plus savoureuses manquent malheureusement. On ne dispose en effet que des lettres de Voltaire correspondant souvent à des instructions et de celles de Diderot, qui ne sont fréquemment que de rapides billets ; font défaut les lettres de Damilaville et Thieriot qui rapportaient le déroulement de l'opération à l'auteur.

Le 22 avril 1761, Voltaire envoie une lettre à Thieriot pour lui faire une proposition au nom « d'un magistrat de Dijon, jeune et de beaucoup d'esprit », qui « ne voudrait pour rien [au] monde être connu », et qui propose de donner une moitié des honoraires à celui qui pourrait faire lire la pièce à la Comédie-Française en gardant le secret sur son origine⁴⁵.

Le contenu de la lettre à d'Argental du 21 mai 1761 implique que la proposition a été acceptée ; Voltaire annonce que l'envoi du manuscrit à Thieriot a été réalisé et que celui pour d'Argental va suivre. On présentera la pièce comme « anonyme »⁴⁶.

La lettre du 24 mai 1761, adressée à Damilaville et Thieriot recommande une nouvelle fois le secret. La double adresse indique, si on pouvait en douter, que Damilaville est évidemment dans la confidence⁴⁷.

43. De Did à Voltaire, 28 novembre 1760, Best. D 9430 et *Corr.* 220.

44. Lettres du 19 novembre 1760, à D et T, Best. D 9414 et 9416. Remarquons ici que si Besterman distingue des lettres à Thieriot, des lettres à Damilaville et des lettres adressées aux deux correspondants à la fois en fonction des informations dont il peut disposer d'après des sources hétérogènes, la plus grande partie des lettres nommément adressées au seul Damilaville le sont en fait implicitement aux deux hommes, comme c'est le cas pour quasiment toutes les lettres que nous citons. On pourra donc distinguer les lettres à **D & T** (selon la mention de Besterman) et les lettres à **D (& T)** (d'après les destinataires implicites). Notons encore que les informations contenues dans les lettres de Voltaire à Damilaville doivent aussi toutes être envisagées comme susceptibles d'avoir été transmises à Diderot, ce qui fut sans doute le cas d'une très grande partie d'entre elles.

45. Best. D 9747.

46. Best. D 9785.

47. Best. D 9790.

Il faut vraisemblablement placer ensuite une lettre de Diderot à Damilaville, première lettre à réinsérer dans la chronologie qui correspond au n° 242 selon le classement de Georges Roth ; lettre qu'on peut situer par déduction à la toute fin du mois de mai ou au tout début de celui de juin⁴⁸. Il s'agit d'une série d'observations faites à la lecture du manuscrit de la pièce. Diderot fait ici son apparition dans l'histoire du *Droit du seigneur*, dans un rôle de lecteur critique, que Voltaire aurait sans doute souhaité lui confier régulièrement, mais que l'encyclopédiste n'acceptait souvent qu'à son corps défendant⁴⁹.

La lettre du 31 mai adressée à Damilaville et Thieriot contient une demande restée parfaitement énigmatique jusque-là. Voltaire souhaite qu'on lui « [déterre] dans Paris quelque pauvre diable d'avocat [...] un de ces gens qui étant gradués et mourant de faim, pourrait être juges de village »⁵⁰. Cette surprenante doléance doit être directement rapprochée des démarches consacrées à la présentation du *Droit du seigneur*. La lettre suivante y fait allusion.

Il s'agit de la seule lettre de Thieriot à Voltaire conservée pour notre séquence. Elle date du 9 juin. C'est dans cette lettre que Thieriot évoque le « comité de la porte Saint-Bernard » qui attend réponse à ses observations pour faire présenter la pièce. L'expression même indique sans pouvoir s'y tromper qu'à ce stade l'affaire a pris une dimension collective. Si nous comprenons bien le jeu des allusions, Thieriot indique aussi que Diderot a déniché l'oiseau rare recherché par Voltaire. « C'est un bon choix de Platon [Diderot], écrit Thieriot, qui est le seul qu'il connaisse ». C'est-à-dire que Diderot a réussi à l'intégrer dans le stratagème lié à la présentation de la pièce sans lui révéler la connaissance des autres membres du comité et vraisemblablement sans qu'il sache non plus de qui est la pièce. « Jamais affaire n'aura été plus prudemment menée », ajoute Thieriot⁵¹. Le nouveau protagoniste recruté par Diderot est Girard qu'il faut maintenant présenter. Il fut le principal copiste de la *Correspondance littéraire* de Grimm entre 1754 (voire peut-être même dès l'origine

48. Voltaire répond à la première des remarques de Diderot dans une lettre à Damilaville du 15 juin 1761 (Best. D 9823). Elle lui avait été communiquée avant le 9, date à laquelle Thieriot lui rappelle que l'on attend à Paris la réponse aux « observations et remontrances » déjà envoyées (Best. D 9816). Le manuscrit était parti de Ferney pour Paris un peu avant le 21 mai (d'après la lettre à d'Argental déjà citée).

49. On pourrait comparer à cet égard l'attitude de Diderot dans le cas du *Droit du seigneur* et dans ceux de *Tancrède* en 1760 et *Cassandre* en 1762. Voir lettres à Sophie Volland et à Voltaire (*Corr.* 219 et 220) pour la première pièce et à Damilaville (*Corr.* 255, que nous datons du 12 février 1762) pour la seconde.

50. Best. D 9800.

51. Best. D 9816.

en 1753) et 1761⁵². Diderot l'a vraisemblablement connu par cet intermédiaire. Rousseau l'a aussi croisé, peut-être chez M^{me} d'Épinay⁵³. Il le présente comme ne manquant « ni d'esprit ni de connaissances. [...] Au surplus d'une suffisance plus folle que vaine, et d'un timbre d'esprit quelquefois un peu incommode, mais toujours réjouissant »⁵⁴. Girard ajoutait à ses sans doute maigres revenus de copiste les activités de maître et donnait notamment « des leçons d'histoire aux demoiselles du couvent de Port-Royal »⁵⁵. Sa situation au printemps 1761 paraissait apparemment suffisamment précaire à Diderot pour qu'il pense à « l'ami Girard » et l'indique à Voltaire à la recherche d'un « pauvre diable » ayant des lettres⁵⁶.

Le 15 juin 1761, Voltaire envoie trois lettres à Paris, une aux d'Argental, une à Damilaville et une à Thieriot. Dans la première, il demande si les d'Argental soutiendront la pièce de « Crispin-Hurtaut » et s'interroge sur l'habileté déployée par Thieriot⁵⁷. Dans le mot adressé à celui-ci, il donne pour instruction de faire lire la pièce au « tripot » (*id est la Comédie-Française*) sans attendre une relecture en bonne et due forme⁵⁸. La lettre à Damilaville est plus dense. Sans apporter pour l'instant de corrections au manuscrit, Voltaire réagit à certaines des « observations et remontrances » du comité. Il évoque aussi sur le mode fantaisiste utilisé le 31 mai, l'intermédiaire heureusement choisi. « Je remercie infiniment M. Diderot, écrit-il, de m'envoyer un bailli qui sans doute vaudra mieux que celui de la pièce. Je crois qu'il faut qu'il soit

52. La première livraison de sa main serait du 1^{er} mai 1754 (peut-être du 1^{er} mai 1753), la dernière est du 15 décembre 1761. Voir Ulla Köllving, introduction de la *Correspondance littéraire*, Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du XVIII^e siècle, 2006, t. I, p. civ-cv.

53. D'après la lettre de la duchesse de Montmorency à Rousseau, du 25 juillet 1761, Girard « va souvent chez M^{me} d'Épinay » (*Correspondance complète de Jean-Jacques Rousseau*, éd. Ralph Alexander Leigh, Oxford, The Voltaire Foundation, lettre n° 1460).

54. Lettre à la duchesse de Montmorency, [fin juillet 1761]. Les variantes du brouillon correspondent à des formulations moins favorables à Girard, « plus content de lui qu'homme du monde », mais aussi « d'une suffisance plus réjouissante qu'incommode » (*ibid.*, lettre n° 1464).

55. Lettre de Girard à Rousseau, [30 juillet 1761], (*ibid.*, lettre n° 1463).

56. Girard s'était adressé à la même époque à Jean-Jacques Rousseau pour qu'il recommande ses qualités pédagogiques auprès de la duchesse de Montmorency. On ne sait s'il parvint à donner des leçons de géographie à mademoiselle de Montmorency comme il l'ambitionnait. On perd sa trace après le mois de novembre 1761, date de ses derniers travaux pour Grimm. Girard fit, par ailleurs, partie des quelques personnes à qui fut adressée l'édition du *Père de Famille* (Anne-Marie Chouillet, « Dossier du *Fils Naturel* et du *Père de famille* », *SVEC* 208, 1982, p. 73-166 ; ici p. 127-129).

57. Best. D 9820.

58. Best. D 9825. Le billet n'est pas daté mais on peut supposer qu'il est contemporain de la lettre à Damilaville, il paraît même assez vraisemblable qu'il ait figuré dans le même envoi. Si ce n'est pas le cas cependant, il faudrait le dater peu avant le 15.

avocat, ou du moins qu'il soit en état d'être reçu au parlement de Dijon ; en ce cas je l'adresserais à mon conseiller qui me doit au moins le service de protéger mon bailli ». Dans cette fiction retorse mais dont la clé se laisse deviner, le conseiller correspond évidemment à l'auteur supposé du *Droit du seigneur*, auquel Voltaire prétend adresser son bailli. Cette désignation curieuse peut se comprendre, elle, par analogie avec le rôle du « bailli de la pièce ». Ce dernier est chargé dans l'intrigue de faire effectivement respecter le droit du seigneur, le nouveau bailli sera, lui, chargé de faire représenter *Le Droit du seigneur*. Les précisions concernant les qualités nécessaires audit bailli se comprennent en fonction de l'identité fictive prêtée à l'auteur⁵⁹.

Les 20 et 21 juin 1761, les lettres à Damilaville et aux d'Argental correspondent à des instructions de Voltaire pour qu'on lui communique dès que possible ce qu'il advient de la pièce ; il recommande en outre aux d'Argental de protéger « discrètement » la pièce « sous main » et « sans [se] cacher visiblement »⁶⁰.

Avant de recevoir ces dernières missives, le comité s'était mis en branle pour faire présenter la pièce à la Comédie dès la réception des précédentes.

La première pièce rendant compte de démarches effectuées est une lettre adressée à Damilaville par Diderot de chez M. Montamy au Palais Royal (n° 243, selon la numérotation Roth, résumé et complété par 244⁶¹) à dater autour du 20 juin. Elle rapporte que Diderot avait remis au matin le manuscrit intitulé *L'Écueil du Sage* à Girard ; que Girard était parti d'un bon pas trouver Bellecour, le semainier effectivement en service à la Comédie-Française ainsi que le disaient les *Mémoires secrets* et qu'il avait pour mission de rendre compte de l'accueil fait par les comédiens par un bulletin quotidien.

Des bulletins annoncés, le contenu d'un seul nous est parvenu, transposé directement dans un billet de Diderot adressé à Damilaville⁶². Il indique que le « mardi [23 juin] à deux heures », Girard « fut présenté à Bellecour », qui s'engagea à en donner son avis dans la semaine et à en donner lecture devant les comédiens, le jour de la prochaine assemblée des comédiens, le lundi suivant, qui aurait donc été le 29 juin, si notre datation est exacte. Ce billet avait été rédigé mardi vers les trois-quatre

59. Énigme persistante, Voltaire évoque dans les deux lettres où il est question du bailli ses possibles fonctions à Ferney. S'agit-il d'une allusion cryptée à une rémunération des services fournis ?

60. À D (& T), Best. D 9836 ; à d'Arg, Best. D 9837.

61. Croyant la lettre précédente égarée, Diderot en reformule les principales informations le lendemain (21 juin ?).

62. *Corr.* 245, annoncé peu avant (la veille ou le matin même) par *Corr.* 246.

heures au moment du rendez-vous avec Girard et avant celui de Damilaville et Diderot au café de la Régence à six heures.

La lettre suivante dans la chronologie rétablie est certainement le n° 234 de la correspondance Roth, qui fait état de délais plus longs que prévu dans la marche des opérations. Diderot y évoque un certain nombre de pièces ayant pris le pas dans les préoccupations des comédiens sur celle « du petit conseiller de Dijon ». Celle-ci a cependant « été remise aux semainiers qui en ont fait leur rapport » et qui annoncent qu'elle sera lue à la compagnie le lundi suivant et alors seulement acceptée ou refusée⁶³. Si nous comprenons bien, la lecture a donc été décalée d'une semaine et programmée effectivement pour le 6 juillet 1761. La lettre fait aussi état de la coordination avec d'Argental que Damilaville est chargé de tenir au courant. Rendant compte d'une entrevue avec Girard, elle est écrite avant le rendez-vous de six heures pris avec Damilaville, au café de Foy cette fois-ci.

Dans le billet suivant datable du vendredi 3 juillet 1761⁶⁴, Diderot répète à Damilaville qu'il ne reste plus qu'à attendre la lecture. Celle-ci a sans doute lieu le lundi 6. Et elle est à coup sûr immédiatement suivie de l'envoi de la nouvelle à Ferney.

Le 11 juillet, dès réception du courrier lui annonçant la bonne nouvelle que la pièce a été acceptée, Voltaire s'empresse de commenter l'information, revient sur la question du titre et fait quelques remarques reprises dans la lettre suivante sur la culture limitée de Bellecour⁶⁵. Dans le courrier du même jour à d'Argental, Voltaire ajoute qu'il s'agit désormais d'annoncer la pièce « *in tempore opportuno* », ce qui indique que le délai avant la représentation correspond d'abord à un choix effectué par Voltaire lui-même⁶⁶.

63. D'après le *Règlement intérieur des Comédiens-Français concernant les auteurs*, la présentation aurait dû se dérouler ainsi : « l'auteur d'une pièce nouvelle est obligé de donner sa pièce au second semainier. Ce comédien doit annoncer à la première assemblée du lundi suivant qu'il lui a été remis une pièce nouvelle. Lorsque le répertoire a été réglé, les comédiens doivent convenir à la pluralité des voix, du jour (autre cependant qu'un lundi) où ils entendront la lecture ; et le second semainier doit prévenir l'auteur ou la personne qui a présenté la pièce du jour choisi par l'assemblée » (règlement du 23 décembre 1757, *op. cit.*, p. 24). Apparemment, les comédiens ne tenaient pas grand compte de la récente interdiction de lecture le lundi et restaient fidèles aux usages anciens.

64. Corr. 247. La précision se déduit grâce à Corr 245 qui permet de dater le billet d'un vendredi.

65. À D (& T), Best. D 9887. Il ne manque pas aussi de préciser à l'intention « des frères », c'est-à-dire de Diderot en l'occurrence, que « la liberté de la littérature » en général et la poursuite de l'*Encyclopédie* en particulier sont bien plus importantes à son sens que la réussite du *Droit du Seigneur*.

66. Best. D 9889.

Le 17 juillet – Voltaire introduit dans sa lettre à Damilaville deux phrases pleines de moquerie vis-à-vis du semainier de la *Comédie-Française* ayant réceptionné la pièce : « Le sieur Bellecour me paraît un grand docteur. N'a-t-il pas quelques droits à l'estampe de l'âne qui rit *ad liram* ? »⁶⁷ Malheureusement, on ne sait à quelle balourdise communiquée à lui par ses comparses parisiens, il réagit là. Le récit de l'anecdote des *Mémoires secrets*, dans lequel Bellecour est le seul comédien nommé en retient sans doute quelque chose, en l'exagérant fortement apparemment.

Le dernier écho épistolaire de l'épisode de la présentation dissimulée se trouve dans une lettre de Voltaire à d'Argental du 2 août 1761, où le dramaturge recommande de ne pas « précipiter les représentations » et rapporte à son correspondant l'état de la rumeur à la Comédie-Française : les comédiens attribueraient désormais volontiers la pièce à Diderot ou à Saurin, très bon indice de réussite de la « mascarade », toutefois l'acteur Prévillo aurait eu le nez assez fin pour reconnaître la main de Voltaire, ce qui justifiera de lancer des bruits précisant l'attribution dijonnaise comme nous l'avons déjà vu⁶⁸.

On peut donc résumer l'épisode ainsi. Fin avril, Thieriot a reçu pour mission de faire présenter la pièce de Voltaire aux Comédiens-Français en utilisant un canal original permettant de dissimuler l'identité de l'auteur. « Le comité de la porte Saint-Bernard » s'empare rapidement de l'affaire, aidé en sous-main par les d'Argental. Début juin, Diderot déniche avec Girard, l'intermédiaire que l'on charge d'entrer en contact avec les comédiens au nom d'un auteur dijonnais souhaitant rester anonyme. Autour du 20 juin, comme prévu, Girard remet donc le manuscrit de *L'Écueil du Sage* au semainier de la compagnie. Il semble que l'accueil immédiat soit assez réservé et qu'on fasse un peu lanterner le supposé conseiller de Dijon et son « bailli » en la capitale, ce qui se retrouve sous une forme très exagérée dans le récit des *Mémoires secrets*. Quoi qu'il en soit, la pièce est lue et acceptée le 6 juillet 1761. À ce stade, le stratagème imaginé par Voltaire et le « comité » a donc largement fonctionné. Les acteurs n'ont apparemment guère cru à la fiction dijonnaise mais hésitant entre Diderot, Saurin et Voltaire pour désigner l'auteur, ils restent dans l'incertitude souhaitée à Ferney.

Notre version est malheureusement plus plate que celles des *Mémoires secrets*. Les inexactitudes de celle-ci sont nombreuses. Elles concernent l'évolution du titre, l'acceptation de la pièce à l'issue de la

67. À D (& T), Best. D 9902. L'allusion renvoie à « une vignette représentant une lyre et un âne qui braie » (à Gabriel Cramer, [octobre/novembre 1760], Best. D 9371).

68. Best. D 9925.

lecture, les deux séances de lecture supposées et surtout les intentions de Voltaire. La « mascarade » jouée en complicité entre Voltaire et « le comité de la porte Saint-Bernard » autour de Diderot n'a pas eu la portée de raillerie concertée vis-à-vis des comédiens que lui prêtait le périodique mais la piste sur laquelle il nous a lancé était bien la bonne pour reconstituer l'épisode.

Sur le plan des relations entre Voltaire et ses correspondants parisiens réguliers des années 1760, on peut souligner pour conclure l'importance relative et peut-être fondatrice de l'épisode au-delà de l'aspect ludique. C'est la première affaire d'une telle complexité mise entre les mains de Damilaville, connaissance encore très neuve de Voltaire, rappelons-le, et la complicité et la confiance qui s'établissent ici ne compteront pas pour rien, n'en doutons pas, lors d'épisodes plus délicats et plus consistants comme l'affaire Calas, où leur étroite association sera décisive. Enfin, l'épisode reconstitué met au jour une dimension joueuse dans les relations entre Voltaire et Diderot que l'on ne soupçonnait peut-être pas. Les réserves et malentendus réciproques sont bien connus, encore faut-il donc les contrebalancer par un aspect plus souriant, voire farceur, dont il ne faut pas exagérer la portée mais qu'il serait réducteur de gommer.

Emmanuel BOUSSUGE
IRCL-UMR 5186, Montpellier